

Jeu

Suzanne Lebeau et le Mexique : un coup de foudre réciproque

Raymond Bertin

Québec-Mexique
Numéro 123, 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/24228ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN 0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2007). Suzanne Lebeau et le Mexique : un coup de foudre réciproque. *Jeu*, (123), 64–68.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Suzanne Lebeau et le Mexique : coup de foudre réciproque

L'histoire d'amour mexicaine de Suzanne Lebeau s'amorça de façon soudaine en 1998 : invitée par le festival de théâtre jeunes publics Telón Abierto, à Aguascalientes, une petite ville située à six heures de route au nord de la capitale, elle y prononça une conférence sur sa pratique qui eut un impact inattendu. Cette conférence, qu'elle avait fait traduire car elle ne parlait pas la langue à l'époque, elle en fit lecture, en espagnol, devant une salle archi-bondée de praticiens de tous les âges. La réaction fut si forte, et sa découverte de la soif d'échanges des Mexicains si enthousiasmante, qu'elle n'hésite pas à parler d'un coup de foudre réciproque entre le pays et elle. Un amour qui ne s'est pas démenti.

« La relation s'est développée sur plusieurs plans différents, autant de chemins qui s'ouvraient, raconte-t-elle. Il y a eu la diffusion des spectacles de la compagnie¹, la publication de livres, puis les productions de certains de mes textes par des compagnies mexicaines. » En 2000, le Carrousel présentait *l'Ogrelet* au Festival Centro Historico à Mexico. Par la suite, les demandes affluèrent. On remplaça Mireille Thibault, la créatrice du rôle de la Mère, qui ne souhaitait pas faire la tournée, par la comédienne mexicaine Luisa Huertas². « On a joué dans dix villes du Norte Occidente : Guadalajara, Colima, Tepic... et, dans toutes ces villes, Gervais ou moi donnions des ateliers d'écriture ou de mise en scène. Ce qui était formidable d'une pareille expérience, c'était la possibilité de rencontrer les jeunes artistes de la région pour qui, souvent, c'étaient les premiers pas en théâtre jeunes publics. On a fait une deuxième tournée avec *l'Ogrelet* en 2005-2006 au Yucatan, au Chiapas, à Veracruz ; on l'a joué à Monterrey lors d'un festival. On aura sillonné une bonne partie du pays avec ce spectacle. » L'auteure rappelle qu'au Mexique – et ce n'est pas elle qui le dit –, les praticiens s'entendent pour dire qu'en théâtre pour enfants, il y a eu avant et il y a après *l'Ogrelet*, une œuvre qui a marqué une rupture.

Rayonnement tous azimuts

Le deuxième spectacle du Carrousel présenté là-bas, en 2003, *Contes d'enfants réels*, a connu un succès aussi important. À cette occasion, la troupe est repassée par

El Ogrito, version espagnole de *l'Ogrelet* de Suzanne Lebeau, mis en scène par Gervais Gaudreault. Spectacle du Carrousel, créé en mars 2000 lors du Festival Teatralia, à Madrid, puis présenté au Mexique et en Argentine. Sur la photo : François Trudel et Luisa Huertas. Photo : François-Xavier Gaudreault.

1. Suzanne Lebeau est cofondatrice et codirectrice artistique du Carrousel, compagnie vouée à l'enfance et à la jeunesse depuis 1975, avec le metteur en scène Gervais Gaudreault. Sur le travail de ce dernier, voir mon article, « Le pouvoir d'évocation au théâtre », dans *Jeu* 116, p. 152-159.

2. Luisa Huertas, comédienne mexicaine de premier plan, fut choisie après auditions, et joua le spectacle en tournée avec François Trudel, créateur du rôle de *l'Ogrelet*.

Aguascalientes. Lebeau put observer l'évolution du public de l'endroit : « Je me souviens de ma première visite, où les organisateurs, les enseignants, les enfants essayaient de composer avec les exigences et les particularités du théâtre jeunes publics. Je me souviens avoir vu des représentations complètement gâchées par des enfants qui n'avaient pas l'âge adéquat et par des jauges non conformes à l'esprit du spectacle. J'avais trouvé les publics bruyants, en attente d'une participation primaire. Cinq ans plus tard, on jouait les *Contes d'enfants réels* dans un silence religieux, devant un public brillant, subtil. » En quelques années à peine, les programmeurs s'étaient formés aux exigences des spectacles, et le public s'était formé à l'écoute. Le Festival Telón Abierto avait établi de véritables habitudes de fréquentation du théâtre.

Les *Cuentos de niños reales* furent présentés à Mexico, dans une salle de l'INBA (Instituto Nacional de Bellas-Artes) – « l'école de formation des artistes (théâtre, danse, musique, arts visuels) où l'on a des kilomètres d'espaces de formation, très bien équipés en salles », souligne la dramaturge – et à la Foire du livre de Guadalajara, où le Québec était à l'honneur. Parallèlement à ces tournées, la revue de théâtre *Paso de Gato* publiait *El Ogrito* en 2002, pièce rééditée l'année suivante, avec *Salvador*, par la maison d'édition théâtrale El Milagro. En 2004, les *Cuentos de niños reales* paraissaient chez Tramoya, les éditions de l'université de Jalapa-Veracruz, dirigées par le dramaturge Emilio Carballido, qui s'apprentent à publier *Petit Pierre* ou *Une lune entre deux maisons* : « J'ai envoyé les deux textes, explique l'auteure ; ils m'ont écrit que la revue va paraître bientôt, sans préciser lequel des deux textes... j'aurai la surprise. »



Ces surprises du hasard jalonnent le rayonnement des œuvres de Suzanne Lebeau : « *L'Ogrelet* a été monté par de nombreuses compagnies mexicaines, dit-elle, dont je ne réussis pas à tenir le compte. Certains projets sont abandonnés, d'autres se font à très petite échelle, mais je sais que la pièce a été traduite en maya, jouée à Merida et au Chiapas. » Elle a vu une de ces productions à Mexico, une initiative du ministère de la Culture, « extrêmement soignée », ainsi qu'une production de *Salvador* présentée dans l'une des salles de Chapultepec. « Il y a trois grands réseaux de salles à Mexico, explique-t-elle : les salles de l'UNAM (Universidad Nacional Autónoma de Mexico), les salles de l'INBA et celles du Ministère, au bosquet de

Chapultepec, un grand parc au centre de la capitale. Ce sont des complexes : à Chapultepec, il y a environ douze salles, des plateaux de danse ; même chose à l'UNAM ; ce sont des Place des Arts multipliées par dix ! Des salles de tous les formats, pour tous les publics, pour toutes les configurations. C'est très impressionnant. »

Une lune entre deux maisons a été montée par les Marionetas de la Esquina au Centro Helenico, dirigé par Luis Mario Moncada, et présentée à Jonquièrre durant le festival ManiganSes³. « La pièce est encore à l'affiche, et je sais qu'elle a tourné en Espagne », précise Lebeau avant d'ajouter : « Il y a ces échanges et il y en a beaucoup d'autres ! Le Mexique me fascine au point où j'ai appris la langue ; et je lis tous les jours au moins vingt minutes en espagnol, un roman, une pièce de théâtre : quand je ne suis pas au Mexique, la littérature entretient la langue, le désir et la pensée. »

Terre de culture(s)

On peut s'étonner, au Mexique, de découvrir les cahiers culturels volumineux des grands journaux. « C'est inimaginable ! s'emballe la créatrice : la première fois que j'ai rencontré la presse mexicaine, j'étais étonnée. Après la conférence à Aguascalientes, le Festival a organisé une conférence de presse pour les journalistes désireux d'en savoir plus. Et depuis j'ai connu ce phénomène des conférences de presse à plusieurs reprises : à Mexico, quand on a joué au Centro Helenico, pour la première de *l'Ogrelet*, d'*Une lune entre deux maisons*. » Ces rencontres se déroulent dans une ambiance conviviale, sans hiérarchie : « Le Mexique n'a pas du tout, comme chez nous, ces catégories de grand, moyen ou petit artiste ; il y a une simplicité dans les rapports entre les créateurs et les médias, très étonnante quand on arrive d'un pays comme ici. Les échanges sont faciles, directs, rapides, et profonds. Les journalistes viennent nous parler après le spectacle. » La dramaturge qualifie d'« amoureuse » la critique reçue là-bas au fil des ans. Et relate sa rencontre récente avec la grande critique mexicaine Olga Harmony, une dame de 77 ans, s'exclamant en la voyant : « Ah, Suzanne Lebeau, quel bonheur de vous rencontrer ! » « Mon Dieu ! J'écris du théâtre pour enfants dans le fond de ma garde-robe, en me cachant derrière les mots... C'est bouleversant pour un artiste de sentir ce courant passer », avoue celle qui peut consacrer trois heures à faire des entrevues après une première, « qui paraissent le lendemain dans les grands journaux que les gens lisent !



Affiche d'une mise en scène de Martín Acosta en 2003 à Mexico (Instituto Nacional de Bellas Artes).

3. Voir l'article de Michel Vaïs en ces pages.

»

D'où vient la si vive attraction des Québécois pour le Mexique ? Est-ce ce qui nous manque qui nous fait tant envie ? « Nous sommes deux peuples latins de chaque côté d'un géant anglophone contre lequel nous essayons de lutter à armes très inégales. La culture mexicaine, contrairement à la nôtre, a des racines millénaires. Le Mexique est probablement le pays au monde qui a le mieux réussi son métissage, en gardant toutes les couches de culture qu'on sent vivantes, prêtes à jaillir à tout moment. Le Mexique a, comme la France, une immense diversité culturelle. Lorsqu'on part de Mexico pour aller à Puebla, à Oaxaca, à Acapulco, à Colima, on a des mondes de différences. C'est comme partir de Paris pour aller à Strasbourg, en Provence, en Normandie : on découvre une cuisine, un costume traditionnel, une manière de vivre propres à chaque région. La culture appartient aux gens de la rue, soutient Lebeau, alors qu'ici la culture semble réservée à une petite élite. Si l'on demande à un policier de Montréal où est le Musée d'art contemporain ou le Musée des beaux-arts, on n'aura peut-être pas de réponse. À Mexico, il suffit de demander à un vendeur de tacos qui habite pourtant à deux heures de Mexico où est le musée Ruffino Tamayo, qui n'est pas le grand musée d'anthropologie, et il nous l'explique dans le moindre détail. Il est tellement fier de nous dire que sa ville possède ça. Même si, peut-être, il ne pourra jamais y mettre les pieds. Il sait que cet art lui appartient, que ça fait partie du trésor national ! »

El Ogrito (l'Ogrelet)
de Suzanne Lebeau,
en maya, dans une
mise en scène de Victor
Belmont (Grupo de
teatro independiente
Acción, 2003).

Ouvrir le spectre des émotions

Si la société québécoise ne peut rivaliser avec une telle force culturelle, c'est sans doute à cause de sa jeunesse. « Notre langue, notre culture, nous les avons conservées



en les gardant en vase clos, autour de l'église, dit-elle, alors qu'au début du siècle le Mexique était en pleine révolution. C'était un État laïc ! Une république laïque et révolutionnaire. Le mouvement des muralistes voulait apporter l'art au peuple. Trotski s'est réfugié au Mexique où il avait de vraies complicités révolutionnaires. Il y avait un très fort mouvement, l'âge d'or du cinéma mexicain, tellement ouvert. Les Mexicains gardent toutes les traces de leur histoire : les périodes aztèque et maya, la période espagnole, la parenthèse française, le Mexique le plus moderne. Ils ont tout gardé. »

Accueillie si chaleureusement par les Mexicains, Suzanne Lebeau se réjouit de voir la ramification croissante des échanges avec des artistes d'ici. Elle qui s'est faite « entremetteuse culturelle » dit répondre chaque jour à des demandes de créateurs québécois qu'elle met en lien avec des artistes ou des institutions mexicaines. Gervais Gaudreault et elle, encore sollicités, ont donné de nombreux ateliers là-bas, au point où, assure-t-elle, « nous pourrions travailler au Mexique, comme en France, presque à temps plein ». Quant à sa propre influence sur la dramaturgie mexicaine, elle commence à la sentir : « Je crois avoir dit exactement ce qu'ils voulaient entendre au moment où ils en avaient besoin... Je constate que maintenant les jeunes auteurs mexicains qui écrivent pour le jeune public savent exprimer des émotions troubles, qui ne sont pas contées mais vécues sur scène. Ils ont le courage d'ouvrir le spectre des émotions ! » Voilà l'exemple d'un enrichissement mutuel profond et fécond. ¶